



CRISE DE L'EUROPE, CRISE D'UN IMAGINAIRE ?

Jean-Jacques Wunenburger

Institut de recherches philosophiques de Lyon

L'idée et le nom d'Europe remontent dans nos cultures à une référence mythologique, l'enlèvement d'Europe par Zeus. L'Europe résulte bien d'une mythologie ancienne qui demeure sous-jacente à chaque emploi du mot, même si elle a disparu de la conscience des locuteurs modernes. Le contexte et la matrice mythologiques ont sans doute été oubliés et refoulés. Ont-ils pour autant disparu ? Ne faudrait-il précisément pas éclairer la crise du développement de l'Europe par un déficit ou un brouillage d'imaginaire ?

L'idée-image d'Europe n'a cessé de jouer le rôle d'un projet politique tout au long de l'histoire, chaque fois qu'un pouvoir institué a visé un destin supranational pour réunir, fédérer des territoires et des institutions plurielles. De l'empire romain jusqu'à Napoléon en passant par le Saint Empire romain germanique puis par l'empire austro-hongrois, se sont cristallisés des rêves de rassemblement des nations et Etats, souvent en guerre entre elles, mais dont la proximité de passé ou d'intérêt justifiait de faire naître une structure communautaire nouvelle.

La construction d'une union ou communauté européenne, commencée après 1945, connaît de nos jours des évolutions chaotiques, marquées par des déceptions, dérives, blocages qui incitent parfois les peuples à douter de sa réalisation et de son efficacité. Les débats mettent en cause des voies trop technocratiques, une absence d'identité politique, souvent proche d'une utopie, des dérives, des formes d'impuissance, etc. qui scandent les crises politiques et diplomatiques sur fond de politiques économiques et financières mal maîtrisées.

Ces thèmes et arguments juridico-administratifs sont-ils suffisamment pertinents ? Ne pourrait-on pas suspecter qu'il s'agit souvent d'autre chose ? La construction européenne reste peut-être un projet trop rationnel, trop procédural, trop institutionnel, sans que soient sollicités et activés des imaginaires du projet. Car un processus aussi novateur et ambitieux peut-il être mené à bien sans une adhésion, un élan des peuples, qui permettrait vraiment d'aspirer à une aventure, de désirer mettre en œuvre une forme d'organisation politique et

culturelle nouvelle ? Un projet aussi ample et collectif ne manque-t-il pas de foi, de croyances, de rêves, de symboles et de mythes, qui dans l'histoire ont toujours accompagné les grandes aventures collectives, empires ou révolutions ? A force de chercher des motifs et des mobiles rationalisables n'oublie-t-on pas que fait défaut d'abord une représentation de l'entité européenne qui alimenterait un grand récit commun ? L'Europe en cours de gestation ne manque-t-elle pas de "storytelling", de mythe politique, qui assurerait des attentes, des attirances, des idéalizations, bref des adhésions ?

L'hypothèse développée dans cette étude consiste à remettre à l'ordre du jour la question des imaginaires politiques, qui ne sont pas de simples coquilles vides, de suppléments d'âme, de superstructures fictionnelles, gratuites et superfétatoires, mais des matrices psychiques, individuelles et collectives, pour engager des processus de transformation des institutions et des représentations¹. L'imaginaire, sous forme de récit mythique, agit en fait comme un instrument performatif qui encourage, légitime des actions de changement d'une société. Le mythe, comme l'a vu en son temps un Georges Sorel², à la différence de l'utopie, est un inducteur de passions et d'actions. Sans imaginaires politiques fédérateurs et justificateurs, un projet politique demeure une entreprise élitiste, déconnectée des peuples concernés.

L'Europe a un patrimoine de mythes politiques divers et variés tout au long de ses histoires, de ses divisions, organisations territoriales et politiques. Elle a même très tôt développé des mythes de dépassement des entités nationales sous forme d'empire, voire de fédérations, qui ont coïncidé avec des moments spectaculaires et héroïques. Pourquoi notre rationalité politique moderne les a-t-elle tant minimisés, délégitimés, oubliés ? Ne pourrait-on pas trouver dans les mythologies politiques passées des racines, des tropismes pour réactiver des matrices, archétypes et figures ?

Monarchies, empires, révolutions démocratiques se sont développées en Europe autour de mythes fondateurs, de mythes programmes, de mythes téléologiques. Ne pourrait-on pas les revisiter, les réactiver pour y chercher des mythèmes capables de faire émerger de nouveaux mythes qui sans être uniques, pourraient faciliter ce regard commun vers un monde européen à venir ? Il ne s'agit pas d'opérer un retour en arrière, vers quoi ? De célébrer une nostalgie d'une époque révolue ? Laquelle ? puisque l'Europe à venir n'a pas de précédent connu. Mais il s'agit de faire revenir à la conscience de nos contemporains les formes et forces de mythologies politiques passées, pour faire prendre conscience de l'utilité et de l'efficacité d'un imaginaire politique.

I-Politique et mythe

Toute construction politique se développe selon des justifications rationnelles (juridiques) mais aussi en suscitant des adhésions par le recours à des imaginaires. L'aventure politique de l'Europe, cette entité encore difficilement définissable, n'aurait-elle pas aussi besoin d'un imaginaire comme les Etats nations ?

¹ Voir notre ouvrage, *Imaginaires du politique*, Ellipses, 2001 et aussi :F. Monneyron et A. Moutchouris, *Des mythes politiques*, Imago, 2010

² W. Gianinnazi, *Naissance du mythe moderne : Georges Sorel et la crise de la pensée savante (1889-1914)*, Maison des sciences de l'homme, Paris, 2006

Qu'est-ce que l'imaginaire à l'œuvre chez les individus et les peuples³ ? Il faut le différencier de cet ensemble de fictions ludiques, qui sert au mieux à jouer ou à créer, mais qui serait inopérant dans le rationnel. Or une part d'imaginaire comprend des images fortes, disposant de forces psychiques, qui agissent sur les esprits, leur donnent des fins sensibles, figuratives, des moyens privilégiés (surdéterminés ou d'autres honnis ou diabolisés), dès lors qu'elles sont libérées de leur anomie, mais insérées dans des chaînes mythiques, des totalités narratives, dont elles servent de noyaux directeurs. Entre la réalité concrète perçue par les sens et le monde abstrait de la raison, il existe un plan intermédiaire, fait de souvenirs, d'affects, d'anticipations, de simulations et de fictions, qui nous occupent une large partie de notre temps, qui déterminent nos états d'âme, orientent nos pensées, guident nos décisions, influent sur nos comportements, bref constituent la substance de notre vie psychique. Confondue par le passé avec les passions, sources d'illusions, cette sphère de l'imaginaire s'est vue reconnue, identifiée, étudiée par les sciences humaines modernes. Pour mémoire, S. Freud ou G. Bachelard ont dévoilé la logique des rêves nocturnes ou des rêveries diurnes, en mettant en évidence, par des études empiriques, leurs lois complexes, leurs mécanismes communs à toutes les sociétés, leurs fonctionnalités irréductibles. Car nous ne sommes pas, dans la pratique, cet animal rationnel qui calcule ses décisions et ses actions en fonction de données objectives perçues par son appareil sensoriel. Cette conception, valorisée actuellement par les sciences cognitives qui se modèlent sur une intelligence artificielle, néglige la place et le rôle de l'imaginaire, c'est-à-dire de toute cette cohorte d'images auréolées d'affects positifs ou négatifs, qui structure notre conscience comme notre inconscient.

Qu'avons-nous en effet à l'esprit, la plupart du temps, si ce n'est d'abord des images-souvenirs, qui sont sélectionnées et reformatées par la mémoire imaginative et qui portent sur ce qui n'existe plus, ensuite des anticipations et simulations de faits qui n'existent pas encore mais auxquels nous donnons une existence par l'imagination prévisionnelle. Ces représentations nous disposent de manière joyeuse, tonique, ou triste et mélancolique, influençant ainsi les performances de nos facultés de raisonner ou de percevoir. Bref nous imaginons le plus clair de notre temps si nous admettons qu'imaginer n'est pas seulement inventer des fictions, mais produire des images mentales en lieu et place de données qui n'existent plus ou pas encore, en confiant aux images et à leurs valences affectives le pouvoir de lier entre eux les moments de notre vie, de remplir les vides de l'ignorance, de susciter des valeurs et des croyances négatives ou positives relatives à la vie que nous menons. C'est donc par l'imaginaire que nous construisons notre identité personnelle, que nous assurons une continuité à nos actions, que nous entrons en contact avec les autres, que nous construisons notre monde intime. N'en va-t-il pas de même des peuples, de leur conscience collective comme pour tout individu ?

Les institutions et les actions politiques n'ont apparemment que peu de dimensions imaginaires. Le travail intellectuel opéré en Europe pour les rationaliser (par le biais de la souveraineté démocratique, du contrat politique, etc.), incline même à soutenir que le politique a été, depuis les Grecs, le champ historique le plus exposé à une

³ On se situe dans la filiation des travaux de Gaston Bachelard, Gilbert Durand, Mircea Eliade, Paul Ricoeur, etc.

démythologisation. Pourtant le déni de la survivance du mythe dans la sphère du politique constitue peut-être un leurre, qui peut autoriser des manipulations insoupçonnées. Ne vaudrait-il pas mieux reconnaître que la composante imaginaire du politique offre une forte résistance et participe même aux conditions de possibilité et d'exercice des institutions socio-politiques ?

Les questions du politique, du territoire, de la forme du pouvoir, de ses origines, de ses modes de légitimation et d'intervention, de la constitution du corps social, de ses droits et devoirs et de leurs rapports mettent en jeu des volontés et des représentations contingentes, accidentelles, des cadres rationnels généralement juridiques, mais aussi des récits collectifs qui permettent de répondre aux questions primordiales de l'être-ensemble : d'où venons-nous ? qui sommes-nous ? où allons-nous ? Car une collectivité ne peut s'organiser, en un lieu et un temps donnés, pour vivre ensemble que sur fond de cette appropriation d'un espace et d'une époque, d'une identification à une individualité nationale, d'une mémoire de son passé et d'un projet anticipateur de son futur, qui guident ses décisions et actions. Historiquement, on ne peut que constater que le politique a partout suscité un éventail de mythes censés apporter des réponses crédibles à ces questions, aussi bien sur les origines lointaines du peuple (généralement inaccessibles, faute d'un travail d'historien), que sur l'identité bio-ethnique de la population (ignorée ou déniée du fait des fréquents métissages génétiques) que sur l'avenir anticipé, généralement remplacé par un avenir désiré ou rêvé. En un mot, la narrativité mythique est appelée à produire des réponses à des questions comme la forme du pouvoir, celle de ses origines et des fins collectives, qui échappent à la seule détermination objective et rationnelle. Ces lacunes ou incertitudes dans le savoir sur la Cité ont engendré des conduites narratives, des mythologies officielles, le partage et la transmission de scénarios sur le passé et le futur qui tissent la sphère du politique d'images, de symboles et de mythes. Ces fabulations sont souvent contrôlées, filtrées, imposées, consacrées, ritualisées, commémorées par les institutions. Même si elles ne touchent pas nécessairement au noyau intime du fonctionnement de l'autorité, qui peut s'exercer et s'analyser en termes objectifs de rapports de force ou de volonté, leur élaboration, leur utilisation, leur expansion voire leur exportation se mêlent étroitement à la vie du politique. Le discours mythique ne toucherait-il pas donc pas au fondement même de l'institution du pouvoir, de la représentation et du gouvernement des hommes ?

Emergent, en effet, au moins deux phylum mythiques particulièrement consistants et fonctionnels, celui de la territorialité, dessinant la cartographie de l'identité du peuple, et celui de la souveraineté, de l'émergence et de l'expression de la puissance, qui trouvent dans l'imaginaire mythique une matrice féconde, en tout cas dans toutes les sociétés pré-démocratiques. Quelles sont ces deux formes d'imaginaires disponibles pour l'Europe ? Nous allons les examiner en montrant qu'ils sont, l'un typique d'un déficit, l'autre typique d'une forme saturée et écrasante. Bref les européens sont héritiers de deux matrices imaginaires qui se révèlent en inadéquation profonde avec leurs besoins et attentes, du moins dans leur moment présent.

II- Un Mythe géographique tronqué : le territoire.

Il s'agit donc de redonner à l'imaginaire mythique sa place et ses fonctions, comme patrimoine des pays européens. Pour commencer, se pose la question de la délimitation, des frontières, des territoires et celle corollaire du centre, si fondamentales pour donner une incarnation géographique et historique à l'Europe qui convoque des images, métaphores, symboles et mythes. Ne peut-on admettre que leur prise en compte, leur interprétation, leur valorisation contribueraient à redonner aux européens une meilleure image de leur appartenance à une entité trop souvent abstraite, apatride ?

Un des mythes fondateurs d'une entité politique porte sur le territoire et sa représentation. Toute unité politique repose sur une cartographie qui lui assure des limites tranchées, des frontières. Or une des faiblesses de la représentation de l'Europe ne vient-elle pas de ce qu'elle ne correspond pas à un espace clairement délimité ? Il s'agit donc ici de se demander comment nous nous représentons les limites de l'Europe, quelles figures statique et dynamique elle prend dans nos savoirs géographique, politique et géostratégique. D'où une double question : l'Europe a-t-elle des frontières représentables (aux quatre points cardinaux) ? L'image de l'Europe et de ses frontières plus ou moins déterminées permet-elle alors de la doter d'une identité ou seulement d'une figure mouvante perpétuellement à reconfigurer ? Dans ce cas, le mythe géographique de l'Europe n'implique-t-il pas une mise en scène d'un espace plastique, aux formes instables, qui du même coup, obligerait peut-être à remettre en question la référence même à l'image d'une unité.

1- Le mythe de la géopoétique occidentale : la frontière thalassale

La perception d'une frontière est d'abord conditionnée par un point de vue, qui dépend lui-même d'une échelle d'observation. Depuis que les Européens ont inventé la cartographie scientifique, ils peuvent se situer sur une carte du monde, qui fait apparaître l'Europe comme un appendice de l'immense continent euro-asiatique qui s'étend de Brest à Vladivostok. L'Europe se présente dès lors comme une péninsule de l'Asie qui avance sa pointe vers l'Atlantique, péninsule qui comporte elle-même plusieurs têtes de ponts vers le Far West (Péninsule ibérique et Iles britanniques). Consciemment ou inconsciemment s'est développée à travers l'histoire de ces derniers siècles une poétique onirique du rivage atlantique qui alimente des rêves de grands larges, sources de toutes les migrations vers l'Amérique. Cette topographie de l'Europe constitue en effet une des composantes de la longue aventure pluriséculaire qui a mené des courants de migrations successifs d'Europe vers l'Amérique du Nord. Entre la macrogéographie, qui s'objective dans les représentations de la géopolitique et l'imaginaire messianique des cohortes de migrants à la recherche d'un paradis américain se tissent ainsi des correspondances subtiles qui se nouent autour de la représentation de la frontière européenne de l'Atlantique.

Comme l'attestent déjà les représentations collectives médiévales, l'Atlantique ne dessine pas une ligne de séparation tranchée entre l'Europe et un au-delà inconnu. Son rivage loin de constituer une limite qui sépare le continent d'espaces autres, se présente comme un point de passage qui conduit vers des prolongements insulaires, assimilables à des tentacules de la péninsule. Ainsi d'innombrables textes mythiques présentent la mer Atlantique comme

remplie d'îles et d'archipels, qui nourrissent des rêves de départ à forte valeur messianique et eschatologique.

“ L’Atlantique, selon les anciens géographes et dans les légendes des peuples nordiques, est semé d’îles ; l’autorité de Marco Polo le confirme, qui entendit parler de l’archipel japonais, Cipango et ses sept mille quatre cent cinquante sept îles ! L’existence des Açores, des Canaries, de Madère, des îles du cap Vert en apporte la preuve matérielle. Nul doute par conséquent : l’île des Sept Cités ou Antilia (“ l’île d’en face? ”), l’île de Saint-Brandan, l’île Brésil dont on ne sait que le nom, bien d’autres sans doute, défileront sous les yeux des navigateurs, assurant d’utiles et surprenantes étapes, tout en confortant la part secrète du rêve. ”⁴. Ce tropisme vers les îles atlantiques a probablement été renforcé dans l’imaginaire culturel par une dynamique de la "translatio" qui a fait se déplacer constamment le référentiel des systèmes de représentation collectifs de l’est vers l’ouest : en déplaçant d’abord le centre européen de Byzance à Rome puis en favorisant une nouvelle translation prophétique vers la terre promise d’extrême occident. Autrement dit, l’Europe est perçue, depuis le Moyen-Age, comme bordée sur son versant occidental par une mer qui amarre en fait le Centre européen à une insularité paradisiaque (Caraïbes), ouvrant un horizon d’espérances au lieu de la fermer sur un espace vide et menaçant.

Cet espace maritime, connoté d’abord positivement comme pôle maternel de refuge, ne devient cependant frontière qu’après coup, en ne se chargeant d’éléments schizomorphes que pour ceux qui l’ont franchi et quitté. De manière significative, en effet, la mer devient limite infranchissable de l’Europe pour les seuls migrants qui l’ont préalablement abandonné pour ne plus y revenir. Après avoir joué le rôle d’un espace attirant, l’Atlantique se revêt alors de valeurs négatives de l’autre côté, lorsque l’Europe apparaît aux jeunes colons américains comme un espace négatif de non-retour. L’Atlantique se transforme donc en une véritable frontière qui empêche moins de partir que de retourner, de régresser vers le vieux monde. La frontière, de ligne de passage vers l’ouest, devient ligne de séparation et de clôture pour ceux qui sont passés au-delà d’elle. Autrement dit, l’Europe n’est bornée que du point de vue de l’Amérique, puisque la mer interdit dorénavant tout voyage de retour en arrière. C’est donc paradoxalement l’extrême Occident qui permet d’enfermer l’Europe sur elle-même. Comme le note Elise Marienstrass, en commentant les poèmes des premiers migrants européens vers l’Amérique :

“ L’élément liquide, lieu anonyme, “ sans culture propre ”, comme l’écrit D. Boorstin, est le facteur déterminant dans la solution de continuité qui marque le passage de l’histoire européenne à l’histoire américaine. Lieu de refuge dans l’ode de Jeremy Belknap... : ”Alors que l’Océan n’avait pas encore livré son dépôt sacré ”, l’Océan constitue pour ceux qui l’ont traversé une barrière contre la corruption et la tyrannie européennes. Ainsi, chez Freneau, les vers déjà mentionnés : "Pour connaître en ces lieux la liberté de la foi, A l’abri de la tyrannie et des contraintes indignes, Ils ont abandonné leurs proches et leur patrie, Et, en quête de paix, labouré les vagues atlantiques". L’Atlantique fut un refuge lors des premières persécutions anglaises. Puis il constitua la limite entre la “ liberté ” de l’ici et la tyrannie de l’au-delà.

⁴ Paul Zumthor, *La mesure du monde*, Seuil, 1993, p 250.

L'opposition des mots " ici " et " là-bas " accentue ce rôle de séparation entre des contraires que joue l'Atlantique. Ce rôle est encore souligné par l'image de labour qui donne à l'élément liquide une consistance, une résistance, qui l'apparente à la terre ferme. "5

Ainsi dans l'imaginaire des nouveaux Américains, l'ouest devient un espace de libération et de construction d'une humanité nouvelle. L'Atlantique fonctionne bien alors comme un espace médiateur d'une nouvelle création d'humanité, qui refoule l'Ancien monde dans les ténèbres du mal6.

2- L'Eurasie et l'inquiétante frontière tellurique

A l'opposé, le pôle oriental de l'Europe est situé du côté des grandes plaines continentales eurasiatiques qui vont donner lieu à des représentations nettement répulsives, angoissées, bref schizomorphes. Cette valorisation négative de la limite orientale va se fixer sur la frontière présumée qu'est l'Oural, qui joue le rôle séculaire de rempart contre des invasions venues des terres barbares de l'extrême orient. On peut déchiffrer significativement cette construction imaginaire de l'espace oriental dans certains travaux de géopolitique qui ont comme objectifs de dessiner des cartes, donc des images de l'Europe, portant traces des perceptions et de visions, savantes ou populaires, et en même temps d'élaborer un discours critique qui fait apparaître le caractère mythique de certaines de ces représentations.

Tel est le cas des représentations de l'arrière-pays asiatique que l'on trouve dans le traité de géopolitique ou de géostratégie de Jordis von Lohausen. Ses analyses témoignent ainsi d'une récurrente géographie de l'Europe, où la question de l'Orient apparaît comme consubstantielle d'un danger. J.von Lohausen met ainsi en évidence combien l'élection de l'Oural comme frontière à l'est, que l'on retrouve dans nombre de discours politiques (jusque dans la célèbre définition du territoire européen par Charles de Gaulle, qui la voyait s'étendre de l'Atlantique à l'Oural), relève en fait d'une construction imaginaire, à laquelle ne correspond aucune réalité historico-géographique.

" Et cette éclatante méprise ne trouve-t-elle pas des défenseurs appartenant à toutes les branches du savoir qualifiées non sans fierté d'intellectuelles ? Mais où donc s'achève l'Europe ? L'Asie commencerait-elle -comme Metternich l'aurait déclaré- au Rennweg, ou bien au delà du fleuve Amour ? Ou encore sa frontière suivrait-elle une ligne intermédiaire ? Le territoire compris entre le Plateau du Pamir et les Carpates est géographiquement indivisible. Et l'Oural tant de fois cité ne peut détruire cette unité..Les autochtones, eux, le considèrent comme une ligne de partage des eaux couverte de forêts, et rien de plus. L'administration russe ne s'en préoccupa jamais et réunit ses deux flancs sous le même gouvernement et plus tard sous une même république, qui considéra également le paisible Oural... comme une contrée et nullement en tant que frontière "7 .

^{5 5} Voir Elise Marienstras, *Les mythes fondateurs de la nation américaine*, Paris, La découverte, 1976

^{6 6} Voir Hélène Varela, *O heterologos em lingua portuguesa. Elementos para uma antropologia filosofica situada* (Portuguese), Espaço e tempo, 1995.

^{7 7} Voir Jordis von Lohausen, *Les empires et la puissance*, Paris, Livre Club du Labyrinthe

Se fondant sur une tripartition du territoire européen, liée à des références géopolitiques étalées sur la longue durée, J.von Lohausen montre au contraire que la partie orientale de l'Europe bute sur une frontière que l'on peut tracer entre la mer Baltique et la Mer noire, rejetant ainsi la Russie au rang de marge, véritable passage vers le tronc eurasiatique. Longtemps inhabités, les territoires entre les Carpates et le fleuve Amour se peuplèrent progressivement, inaugurant ainsi un espace perçu comme lourd de dangers d'invasions. Ainsi l'espace séparant la péninsule européenne du continent euro-asiatique, loin de comprendre une frontière naturelle, devint une frontière imaginaire, qui ne cessa en revanche d'exciter des rêves de conquêtes, de profondes avancées, pour repousser les menaces. Et l'on sait combien ces tentatives, de Napoléon à Hitler, se soldèrent par des échecs, confirmant ainsi un imaginaire négatif.

Un tel témoignage tiré de la littérature géopolitique germanique illustre donc exemplairement comment l'Europe n'a cessé de rêver d'une frontière orientale, mythiquement associée à l'Oural, mais qui reste lestée de valeurs unidimensionnelles, purement protectrices, ce qui va avoir comme conséquence de dramatiser le pôle de l'Europe orientale.

3- De l'unité impossible à la figuration indéfinie

Au terme de ces deux coups de sonde dans l'imaginaire territorial, il apparaît donc que l'Europe semble avoir sur l'axe latitudinal Orient-Occident un problème symbolique de frontières : trop plastique et centrifuge vers l'ouest, trop surdéterminée et centripète, à l'est. Il en résulte ainsi un double problème : d'abord, l'imaginaire européen souffre d'un manque d'ambivalence de ses frontières. Car toute frontière doit pouvoir assurer à la fois passage et résistance, ou dans un langage informationnel comprendre un "output" et un "input", jouer le rôle de déclic et de filtre. Or chacune de ces deux limites latitudinales se voient dotées de valeurs univoques et figées, s'opposant ainsi à toute approche ambivalente. Corollairement, l'Europe semble avoir une difficulté à trouver un Centre identitaire, puisque ses bords se révèlent instables ou irréels. On pourrait donc parodier la célèbre formule hermétique : l'Europe serait un cercle dont le centre est (potentiellement) partout parce que sa circonférence est nulle part. Dès lors ne faut-il pas conclure que l'imaginaire de l'espace empêche, d'une certaine manière, l'Europe d'avoir une véritable identité ? Et dans ce cas, elle ne pourrait que se replier in fine sur une simple "figure", entendue comme processus mythopoïétique de reconfiguration continue. Telle est bien la conclusion risquée d'un colloque strasbourgeois consacré aux frontières européennes :

" Si l'Europe doit être une figure (" une " bonne " figure), c'est en ce sens.. : pour se défendre d'une coïncidence avec soi, dans le rejet de toute quête identitaire..Mais en ce sens, la " bonne " figure, n'est-ce pas en quelque sorte une figurabilité pure, dissociée de toute figure produite, achevée ? Ne s'agit-il pas alors d'opposer plutôt la figure à la figuration ? .. La question ne serait plus alors de savoir s'il faut une figure à l'Europe ou non, mais si sa figuration instaure du figural, ou au contraire travaille à inquiéter toute figure. " ⁸ .

⁸ Voir *Géophilosophie de l'Europe. Penser l'Europe à ses frontières*, La Tour d'Aigues, Ed de l'Aube, 1993

Autrement dit, l'imaginaire européen des frontières nous invite à penser moins l'unité de l'Europe, en quelque sorte introuvable, qu'une image mobile, plastique, d'un territoire, toujours recréé mythiquement. Bien plus, l'Europe serait peut-être cet espace imaginaire qui n'est jamais davantage lui-même que lorsqu'il s' imagine lui-même, comme unité-plurielle en perpétuelle transformation de soi-même. Mais cette situation inédite n'est-elle pas à son tour lourde d'impasses et d'aporées⁹ ?

III- Un mythe historique surdéterminé : l'empire

Si l'Europe actuelle est donc handicapé par un déficit d'imaginaire géographique elle dispose dans sa mémoire d'un mythe politique historique surdéterminé, mais qui par sa consistance symbolique et mythique écrase paradoxalement les attentes et inhibe les adhésions. La situation actuelle est inséparable, en effet, dans la mémoire collective, de la reconnaissance des grandes constructions mythiques que sont les royautes et les empires successifs en Europe. Ces régimes détiennent à bien des égards des forces d'adhésion, levain pour des imaginaires politiques. L'imaginaire impérial, en tant qu'il est transcendant aux monarchies, ne serait-il pas le plus proche de cette Europe à venir qui doit servir à unifier sans uniformiser, à créer des solidarités sans détruire les identités multiples ?

Cette catégorie si mal comprise de nos jours, du fait des traumas laissés dans l'histoire, est chargée de connotations symboliques complexes, qui rêvent d'instituer une unité de souveraineté au-dessus des royautes multiples, pour faire régner un esprit d'unité transcendante. Le mythe impérial est inséparable d'une antique vision chrétienne de la politique, qui a d'emblée pris le parti d'une communauté de chrétiens et pas seulement de sujets nationaux, dont la traduction passe par une dyarchie politico-religieuse (pape et empereur). Cette double forme d'autorité, inscrite dans un grand récit mythique de la communauté chrétienne, anime bien des projets d'aligner les structures politiques laïques sur une structure mytho-religieuse et une même éthique unificatrice. Les époques d'empire en Europe confèrent à cette croyance mytho-socio-politique une efficacité certaine, même si chaque grand empire est resté en deçà de ses possibilités de confédérer tous les Etats chrétiens¹⁰.

Les empires romain, byzantin, carolingien, germanique, etc., jusqu'à l'empire napoléonien, constituent une variante de la forme dynastique de mythologie de l'autorité. Comme la royauté, dont il est apparemment une forme proche, l'empire fait de la figure impériale une personnification d'une volonté supérieure, chargée de gouverner le corps de l'empire. Néanmoins sous sa forme romaine puis chrétienne, l'empire n'a cessé d'apparaître comme ancré dans un principe l' « imperium », qui unifie des entités politiques multiples, alors que la monarchie reste attachée à l'unité d'un Etat-nation. En ce sens, au lieu de limiter l'étendue de son pouvoir au territoire royal familial, il se pose comme l'unité d'un regroupement d'Etats vassaux morcelés par l'histoire. L'empire permet, du fait même de son étendue, d'instituer un

⁹ Voir notre analyse "Imaginer l'Europe : configurations possibles du territoire européen" dans *Europea*, Aracné, 2016, n°1, p 139 sq

¹⁰ Voir Claudio Bonvecchio, *Imago imperii, imago mundi, sovranita simbolica e figura imperiale*, Milano, CEDAM, 1997

pouvoir unique mais généralement respectueux des pays fédérés, de leurs coutumes et législations particulières des nations. L'empire, tout en restant inscrit dans un imaginaire transpersonnel, dispose donc d'une autorité d'organisation politique plus vaste que la monarchie et convient donc bien à des ensembles hétérogènes d'entités comme l'Europe.

Si royauté et empire baignent ainsi dans la même symbolique de la transcendance, l'empire se détache cependant de l'archétype royal en ce que son territoire n'est plus lié à la nation mais s'étend à un territoire bien plus vaste. Le politologue M. Duverger a bien dégagé cette dimension spécifique de l'empire : « Par nature les empires sont plurinationaux. Ils réunissent plusieurs ethnies, plusieurs communautés, plusieurs cultures autrefois séparées, toujours distinctes. Le maintien d'un empire exige que son unité apporte des avantages aux peuples englobés et que chacun conserve son identité. Une centralisation administrative et militaire est nécessaire pour empêcher les révoltes des classes dominées et la transformation des gouverneurs locaux en féodaux indépendants. Une autonomie est indispensable pour que toutes les ethnies puissent maintenir leur culture, leur langue, leurs moeurs. Il faut enfin que chaque communauté et chaque individu aient conscience qu'ils gagnent à demeurer dans l'ensemble impérial, au lieu de vivre séparément¹¹ ». Comme l'a montré à son tour A de Benoist, l'Empire n'est pas avant tout un territoire, mais fondamentalement un principe ou une idée. L'ordre politique y est en effet déterminé, non par des facteurs matériels ou par la possession d'une étendue géographique, mais par une idée spirituelle ou politico-juridique. « En tant que *dominus mundi*, il est le suzerain des princes comme des rois, c'est-à-dire qu'il règne sur des souverains, non sur des territoires, qu'il représente une puissance transcendant les communautés fédérées dont il a assumé la direction. ... l'Empire ne doit pas être confondu avec l'un des royaumes et des nations qui le composent, car il est quelque chose de qualitativement différent, antérieur et supérieur, dans son principe à chacun d'eux » Ainsi Charlemagne, par exemple, est d'une part empereur, d'autre part roi des Lombards et des Francs. L'allégeance à l'empereur n'est donc pas soumission à un peuple ou à un pays particulier. "Dans l'empire austro-hongrois, la fidélité à la dynastie des Habsbourg constitue encore « le lien fondamental entre les peuples et tient lieu de patriotisme » (Jean Béranger) ; elle l'emporte sur les liens de caractère national ou confessionnel¹² ». Il est donc important de distinguer l'autorité propre à l'*imperium* et la *potestas* qu'il exerce sur chaque peuple particulier. L'Empire représente donc une forme politique complexe, qui permet d'accéder à des configurations originales, à la fois efficaces et fortement chargées d'imaginaires.

Il est vrai que l'histoire post révolutionnaire des pays européens les a rendu méfiants voire hostiles à tout destin impérial, d'autant plus que les réalisations les plus récentes (de Napoléon à Hitler) ont été sources de traumatismes profonds qui ont conduit à valider les seules constructions démocratiques stato-nationales. Le paradigme de l'empire, image d'une unité supranationale européenne, semble entachée de ses formes autoritaires récentes les plus contestables (Napoléon) voire pathologiques (mascarade du Dritte Reich allemand avec Hitler). Le mythe impérial, depuis Napoléon, n'a pas manqué de ramener ce régime vers une forme d'autocratie

¹¹ M. Duverger, *Le concept d'empire*, PUF, 1980, p 10-11

¹² Voir A. de Benoist, "Autorité spirituelle et pouvoir temporel" in *L'empire intérieur*, Fata Morgana, 1995, p 118

uniformisante, à bien des égards éloignée de son traitement historique et mythique par R. Guénon et Dante¹³. La référence impériale n'est pas acceptée ni partagée par les discours dominants qui, en Europe, ont subi l'empreinte des partis chrétiens-démocrates, attachés à des valeurs profondément parlementaires, même sous des régimes monarchiques..

Mais il revient, même encore marginalement, sur le devant de la scène des débats européens. Les blocages de l'histoire récente (référendums anti-européens) ont fait revenir à l'ordre du jour l'idée d'empire, avant tout dans les partis extrémistes, de droite ou de gauche, qui proposent des voies plus radicales pour bâtir la future Europe, mais aussi chez certains penseurs plus démocratiques et très légalistes¹⁴. Dans le paysage politique francophone, on peut ainsi identifier une triple résurgence, l'une mythologico-juridique, l'autre quelque peu refoulée et allusive, dans le champ de l'extrême gauche, enfin une dernière revendiquée et dogmatique, dans la droite extrême. Dans les trois cas, la figuration impériale de l'Europe se dessine et se légitime du fait de l'effondrement en 1989 de l'Empire soviétique (allant du mur de Berlin à Vladivostok) et de l'arrogance continue et impérialiste de l'empire américain, qui ne cesse de vouloir incarner une mission universelle de triomphe du Bien occidental¹⁵.

La forme de l'empire ne pourrait-elle donc pas, par son extension supranationale, venir habiter à nouveau l'imaginaire européen d'une unité supra-nationale ? Ne serait-on pas avisé d'affronter plus subtilement la question pour l'introduire dans le débat public ? La demande d'une présidence de l'Europe sur le modèle présidentieliste français, traduit sans doute déjà une certaine préoccupation de ce genre, tout en n'évitant pas constitutionnellement le changement périodique, ni la réduction à la rationalité juridique. Seul l'empereur représente des charges publiques fondamentalement dotées d'une aura symbolique, d'une transcendance mythique, d'une longévité, aptes à enraciner la volonté et le destin politiques dans une source légitime, au delà des partis et des factions partisans. Certes, il ne s'agit en rien de prétendre que la solution à la construction européenne serait de favoriser la renaissance d'un empire unique et total, simple réédition d'une Europe médiévale ou napoléonienne. Mais poser la question de l'imaginaire de l'empire ne permettrait-il pas de débloquent des images, des schèmes symboliques qui dessineraient un nouvel horizon à créer ?

Faut-il donc tenir le mythe politique impérial pour inactualisable, dangereux ou utopique ? En oubliant ou invalidant cette histoire de imaginaires impériaux n'a-t-on pas en même temps renoncé à évaluer l'importance et l'efficace des imaginaires des constructions supra nationales ? Ne faut-il pas, à la leçon de l'histoire, réinterroger la part de mythe supranationaux et donc impériaux ? L'imaginaire de l'unité-multiplicité, même impérial, ne nous livrerait-il pas des indices de cette remythologisation possible du projet européen ? S'il n'est pas question de croire que l'histoire se répète mécaniquement et que l'aspiration impériale suffirait à servir de modèle et de combler le vide, il ne faudrait pas non plus se dispenser trop vite de réinterroger

¹³ Voir Dante, *De monarchia*, F. Alcan, 1933

¹⁴ Jean-Luc Chabot rappelle la fréquence des références à Charlemagne, pour un grand prix Européen, pour le bâtiment de la commission européenne, in "L'idée d'empire dans la représentation de la construction européenne" in Th. Ménissier (ed), *L'idée d'empire dans la pensée politique, historique, juridique et philosophique*, L'Harmattan, 2006, p 250

¹⁵ voir notre analyse dans *L'imaginaire*, 3 ed., PUF, Que sais-je ?, 2016

le modèle symbolique post national pour évaluer ses capacités à accompagner un nouveau projet de fédération européenne à l'avenir.

Malgré ces signes faibles et ces raisons crédibles, on peut juger que l'imaginaire impérial demeure trop surchargé de mémoires blessées et qu'il ne fait l'objet de réévaluation que de manière marginale, parmi les tenants de courants critiques des démocraties européennes.

En conclusion, la crise actuelle de l'Europe ne viendrait-elle pas, entre autres, d'une inadaptation de l'imaginaire des peuples européens ; d'un côté elle manque d'un imaginaire spatial minimal, qui est en déficit du fait d'une géographie politique à bien des égards incomplète et incertaine ; de l'autre côté, historiquement, elle est marquée et hantée par un mythe de souveraineté impériale hypertrophié, qui pourrait servir de matrice performative à une nouvelle forme supra-nationale, mais dont les souvenirs à l'âge démocratique laissent les peuples hésitants et craintifs. Bref l'Europe évolue encore entre trop peu d'imaginaire géographique ou trop d'imaginaires historiques.